



MARIE-SISSI LABRÈCHE

AMOUR
ET AUTRES VIOLENCES

Nouvelles



Boréal

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

AMOUR
ET AUTRES VIOLENCES

DU MÊME AUTEUR

Borderline, roman, Boréal, 2000 ; coll. « Boréal compact », 2003.

La Brèche, roman, Boréal, 2002 ; coll. « Boréal compact », 2008.

La Lune dans un HLM, roman, Boréal, 2006 ; coll. « Boréal compact », 2008.

Psy malgré moi, feuilleton, La Courte échelle, 2009-2011.

Marie-Sissi Labrèche

AMOUR
ET AUTRES VIOLENCES

nouvelles

Boréal

© Les Éditions du Boréal 2012
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Labrèche, Marie-Sissi, 1969-

Amour et autres violences

ISBN 978-2-7646-2139-4

I. Titre.

PS8573.A246A63 2012 C843'.6 C2011-942533-5

PS9573.A246A63 2012

ISBN PAPIER 978-2-7646-2139-4

ISBN PDF 978-2-7646-3139-3

ISBN ePUB 978-2-7646-4139-2

À H. G.

*I remember
Lover's play
The car was cold and
We lay in it for days*

*I remember
The things you said
My little Billy,
Come to your lover's bed*

PJ HARVEY, *C'mon Billy*

Travelling

- Je suis fatiguée.
- M'en fous, je t'aime.
- ...
- Chérie... Tu dors?
- Non, je peux pas.
- Pourquoi?
- Tu me parles tout le temps!
- Excuse, mais j'arrive pas à dormir.
- Fais semblant pis ça va venir.
- Tu veux pas me raconter des histoires? Tiens, fais comme avant et raconte-nous des histoires qui nous exciteront... peut-être.
- Comment ça « peut-être »?
- Tu viens pas de dire que t'es fatiguée? Allez, raconte quelque chose de trashy qui m'empêchera de penser à ma job, qui mettra mon cerveau à off.
- Bon. O.K., couche-toi contre mon dos... Hé! Laisse-moi de la couverture!
- Mais je gèle!
- Moi aussi!
- Comme ça t'es mieux?
- Oui, merci. O.K., j'y vais.

Il aurait voulu qu'elle soit elle ou l'autre ou même ça, au fil de son inspiration ou de la lumière ou encore de la variation de la température, de toute façon, quand il parlait, il y avait toujours une vingtaine de personnages qui se battaient pour sortir de sa bouche...

— C'est pas un peu trop littéraire? Il est où le sexe là-dedans?

— Hé! Tu veux raconter l'histoire à ma place?

— Oups! Excuse-moi, chérie.

— Bon, je continue...

Et elle, la fille en mal de lui, se pliait à ses moindres caprices. Tantôt sophistiquée, tantôt salope de première, et ça, et ça, elle savait faire. Elle pouvait être un joli petit bordel. Ça ne la dérangeait pas de se rouler par terre et qu'on lui pile dessus et qu'on lui crache dessus et qu'on l'éclabousse d'injures alors qu'elle récitait les phrases qu'il lui faisait apprendre par cœur presque à coup de métronome sur la tête. Elle était faite pour être à lui. Pour être une partie de lui : son bras droit, son bras gauche, sa conscience, sa greffe d'estomac. Devant lui, elle n'avait pas d'amour-propre. Mais lui gardait toujours une distance entre eux. Il se servait des comédiens et de sa caméra comme d'un bouclier repoussant son désir comme dans une joute improvisée par des employés de bureau, amateurs de Donjons et Dragons, le samedi après-midi, dans un parc fédéral. Mais elle s'en foutait et fendait l'espace, crevait l'écran, tout pour qu'il la regarde, que ses yeux soient incapables de se détacher de sa petite personne, de son corps qui s'offrait à lui comme une grosse viande juteuse, appétissante, coulante, saignante, voire écœu-

rante, si c'était ce qu'il voulait. Et elle crachait les mots qu'il souhaitait qu'elle crache, en les débitant, sa bave coulait sur ses lèvres, son menton, comme si elle suçait ses propos choisis pour lui donner envie qu'elle lui fasse la même chose. Elle bougeait dans l'espace sous ses directives : Cette jambe plus à droite. Non, ne souris pas comme ça, tu as l'air crispée. Sois plus concentrée. Regarde devant toi. Marche avec désinvolture. Allez, ma chérie, donne-moi tout ce que tu as dans le ventre. Chaque fois qu'il la touchait pour la placer, ses cellules tendaient vers lui comme les tentacules d'une méduse. Elle l'aspirait avec ses mauvaises pensées, faute de le pouvoir avec ses poumons. Il se rassoyait sur sa chaise sans nom et criait : Silence, on tourne ! Elle recommençait son manège : être le centre de son attention dans sa robe à fleurs avec ses seins qui pointaient constamment vers lui et ses souliers à talons hauts comme des girafes. Elle brillait, sa peau flamboyait sous les projecteurs, surtout quand c'était son profil droit qui était à l'honneur, son meilleur profil.

Depuis ce matin, le ciel maussade se confondait avec le béton de la ville, elle avait d'ailleurs eu, une fois dehors, l'impression de se mouvoir entre quatre langues grises de cochons morts sous les lames d'une scie mécanique tenue par des mains indifférentes. C'était humide, humide comme entre ses jambes quand elle pensait à lui, et comme elle pensait à lui tout le temps, elle se baladait avec un étang dans la culotte. Et pas question de se libérer de cette tension : elle voulait que ce soit lui qui le fasse. Elle traînait donc à longueur de journée son excitation sexuelle comme

une chienne enragée. La scène de ce jour-là n'était pas facile. Elle devait se faire agresser par deux malotrus dans un fond de cour à la sortie d'un bar alors qu'elle s'était soulé la gueule après avoir appris le décès de son père. Elle devait acter la surprise, la colère, la peur, la peine et le courage, tout ça en même temps, mais elle n'avait qu'une envie : se laisser faire par les deux acteurs, les laisser la plaquer au sol, déchirer sa robe, extirper avec rudesse, à pleines mains, ses seins de son soutien-gorge sans le dégrafer, les seins tendus comme pour nourrir des milliers de bébés affamés, les laisser l'égratigner, la mordre, mordorer sa peau trop blanche, la faire rougir, et ouvrir ses jambes, arracher son slip pour exhiber son sexe béant comme une bouche ouverte, mouillée, qui susurre : viens, viens. C'était à lui que son corps s'adressait, c'était à lui qu'elle voulait donner envie. C'était lui, en fait, qu'elle voulait voir se jeter sur elle et qu'il la pénètre partout comme un marteau-piqueur et qu'il la couvre de foutre à la manière d'un arrosoir de parterre en banlieue à trois heures du matin.

Les deux comédiens l'empoignaient et la malmenaient et cela durait. Lui n'était jamais content : Pas assez authentique. Trop rapide. Pas assez heurtant. On recommençait. À la vingt-deuxième prise, alors que les yeux de son réalisateur chéri étaient injectés de miniveines rouges éclatées et que sa gorge était à vif à force de crier ses intentions, les choses débordèrent de leur contexte. Les deux comédiens furent enfin habités par leur personnage tandis qu'elle se laissa faire. Son corps devint chiffon. La chimie opéra, mais à un degré tellement supérieur... Il n'y avait plus de scène à tourner, plus de directeur photo, plus d'as-

sistant de plateau, plus de figurants, plus de projecteurs, plus de fils par terre, plus de producteur à l'œil gauche rivé sur une montre Cartier et à l'œil droit sur des feuilles couvertes d'états financiers, ce n'était plus non plus un bout de fiction qui se tournait, c'était la réalité, leur réalité. Les deux comédiens se mirent à la rudoyer, l'un l'empêchait de réciter son texte en plaquant sa main sur sa bouche, il n'y avait que son corps qui pouvait parler, faire des phrases métaphoriques. Ses jambes s'ouvrirent comme elle l'avait souhaité, laissant voir à tout le monde sur le plateau la peau trop blanche de ses cuisses et sa petite culotte blanche aussi. Lui à qui tous ses gestes, toutes ses pensées, tous ses choix, toutes ses années de conservatoire de théâtre, toutes ses soupes avalées depuis qu'elle savait manger par elle-même, depuis la fameuse nuit où sa mère se laissa pénétrer par son père, lui à qui tout ça était destiné, bondit de sa chaise. Comme en transe. Comme transformé. Comme happé par quelque chose de plus grand que lui. C'est çac'estça, murmurait-il en fixant droit devant lui l'objet malléable à outrance, elle en l'occurrence. Il était beau concentré de la sorte. La preuve que plus rien d'autre n'existait : un projecteur tomba du plafond et vint s'écraser près de sa tête à elle, ce qui fit des flammèches et des bruits électriques, et il ne broncha pas. Elle non plus d'ailleurs, elle ne savait plus si ces bruits et ces flammèches venaient de l'incident technique ou du fait que son réalisateur adoré s'était rapproché et que son système nerveux faisait des free games. Il était là, à un mètre de sa peau. Pour elle, il mesurait dix pieds et demi, même si en réalité il n'était pas très grand, mais elle avait tendance à exagé-

rer, à l'exagérer, à le trouver meilleur qu'il ne l'était, plus beau qu'il ne l'était, à lui dérouler des tapis d'Oscars dès qu'il faisait un pas. Les techniciens se mirent à courir d'un bord et de l'autre pour empêcher le feu de se propager, car dans sa chute le projecteur avait court-circuité des fils électriques cachés dans le décor de fond de cour. Lui ne bronchait toujours pas, se foutait des flammes, de la fumée, il était hypnotisé par la scène, par ce qu'il créait, ce qui se formait devant ses yeux, c'était un artiste avec sa super vision, il répétait seulement : Continuezcontinuezcontinuez. L'un des comédiens empoigna son sein avec une main si brusque, si raide qu'on l'aurait cru arthritique, il s'acharna sur le téton à le rendre aussi dur qu'un caillou dans un soulier, pendant que l'autre comédien improvisait des gestes qui n'étaient pas du tout dans le scénario. Ses jambes écartaient ses jambes. L'autre délaissa son sein gonflé et meurtri pour venir promener son nez sur sa culotte et se mit à la sentir comme un animal. Tout d'abord, elle fut intimidée par ce geste, après tout elle avait sué toute la journée et elle craignait que son odeur intime soit désagréable, mais voyant le comédien la humer et la humer et en redemander, elle fut encore plus excitée. En dessous de sa culotte blanche, ses lèvres s'ouvrirent plus grand, elle avait l'impression d'être une grotte et que des visites familiales pourraient bientôt être organisées. C'est que tout avait basculé, tout avait chaviré. La scripte s'arrachait les cheveux par grosses poignées en marchant comme une folle dans la pièce et en envoyant valdinguer ses feuilles et son BlackBerry dans les airs. Le producteur avalait ses états financiers et essayait de s'étrangler avec sa

montre Cartier. Plus personne n'avait de prise sur ce qui se déroulait à ce moment-là. La scène était devenue un radeau et ils voguaient en eau trouble malgré le feu qui se propageait dans le studio, malgré les efforts déployés par les techniciens qui ne savaient plus où donner de la tête. Alors qu'un des comédiens la soulevait comme une poupée et qu'elle se laissait faire, molle, pesant de tout son poids, l'autre se faufilait derrière elle et arrachait ce qui lui restait de vêtements; elle n'avait plus que les manches de sa robe sur les épaules et sa culotte blanche. Elle était tellement contente que son réalisateur la voie enfin nue, toutes ses lèvres souriaient malgré elle. Il était maintenant au-dessus d'elle, debout, toujours obnubilé par ce qu'il voyait, et lui ordonnait de passer à un autre registre d'émotions parce qu'elle avait trop l'air d'aimer ça, que ça ne cadrerait pas avec le type de film qu'il voulait tourner, un drame, qu'elle ne devait pas se laisser faire, sinon c'était de la porno, et lui, c'était de l'art qu'il faisait. Je ne veux pas qu'il n'y ait que la couleur pour faire la différence. Débats-toi! s'énervait-il. Et elle se débattait. Soudain, malencontreusement, elle griffa le comédien qui reniflait toujours son slip, une balafre se dessina sur sa joue. Il lui hurla qu'elle aurait des nouvelles de son agente, que ça n'allait pas se passer comme ça, qu'il avait une gueule de jeune premier à laquelle il devait impérativement faire attention, qu'il ne se laisserait pas faire, qu'il en ferait état à l'Union des artistes. L'un des techniciens, fatigué de l'entendre aligner des mots qui ne menaient nulle part, le poussa dans le décor et prit sa place. Il s'accroupit et se mit à lécher sa culotte tout en introduisant un doigt, puis

deux, puis trois dans son trou. En fait, elle était tellement excitée, tellement dilatée qu'il aurait pu lui insérer la caméra, les projecteurs, le kraft, même le cuistot poilu avec sa spatule qui souriait tout le temps. À force de tirer sur les coutures de sa culotte, il la bousilla, de toute façon ce n'était plus qu'un petit tissu gluant. L'autre comédien avec la balafre n'était pas parti, il restait là et voulait voir ce qui arriverait. Il regardait la scène en mangeant la bouche grande ouverte du pop-corn dont le beurre s'écoulait sur son menton. Une énorme érection déchira son pantalon, sa fermeture éclair coupa son gland, mais il n'allait certainement pas s'en plaindre à son agente, et encore moins à l'Union des artistes. Son gland saignait, mais ça n'avait pas l'air de le déranger outre mesure. Il continuait à manger son pop-corn et à la regarder avec des yeux méchants, pas comme ses yeux à lui, qui était toujours au-dessus d'elle, à donner quelques directives au technicien qui avait pris la place du comédien balafré et qui en était à ses premières armes d'acteur. Plus de ci ! Plus de ça ! Empoigne-la par là ! Pourtant, c'était lui qu'elle voulait voir fendre son pantalon, et elle se trémoussait encore plus pour que ça lui arrive. Son corps s'arc-boutait sous son regard et sur le comédien en dessous d'elle qui frottait allègrement sa queue sur ses fesses. Des pompiers apparurent dans le studio pour éteindre l'incendie qui avait pris de l'ampleur. Ils arrosèrent tout ce qui se trouvait devant eux. Elle reçut un violent jet d'eau sur le corps, qui donna à sa peau une envie furieuse d'être grattée, mais comme ses bras étaient tenus solidement au-dessus de sa tête et que personne ne soulageait sa démangeaison, son sexe s'engorgea féroce-

Table des matières

Travelling	11
La montgolfière	39
Ma mère, Bud Spencer et la soupe Campbell	51
Les quartiers maternels	55
J'ai dix doigts	65
La mariée	77
Canne et étoiles	85
L'amante religieuse	93
Relation à vide	103
Moi, mon mari et mes deux petits	113
Effexor	123
Mon Montréal à moi	129

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

En couverture : Daren Hopes, *Arena Sex*.

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo
et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JANVIER 2012
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).

Amour et autres violences

Elle est maintenant assise sur le sol, toujours offerte, et elle le fixe avec toute sa volonté d'être baisée par lui. Elle respire toujours fort, ses narines s'ouvrent et se ferment comme celles d'un bouc en plein combat sur une montagne de Nubie en Égypte. Elle est à peu près sûre qu'elle est belle comme ça, qu'elle donne envie, elle se dit qu'il va craquer, qu'il va se jeter sur elle et l'écraser de tout son poids, qu'il va l'embrasser de la tête aux pieds, l'avalier avec sa grande bouche, sniffer ses aisselles, entrer ses doigts partout, l'enserrer comme un bébé koala, et qu'ils rouleront dans le lit puis sur le tapis, traverseront la porte, le studio, rouleront dans le parking, dans la rue, ils prendront l'autoroute 10 et ils s'en iront comme ça loin, très loin, lui en elle, lui la roue, elle l'essieu, et ils rouleront jusqu'à ce qu'un pont s'effondre sous eux et qu'ils finissent encastrés entre deux dalles de béton en première page des journaux.

Amour, haine, sexe, folie... Les personnages de ce recueil de nouvelles pour lecteurs avertis se jouent de tout, mais surtout de la langue.

L'amour, celui qui fait du bien mais aussi celui qui fait mal, est au centre de ces nouvelles, portées par l'écriture vive, ludique et rythmée de l'auteur. L'amour soft-porno d'un couple, celui d'une fillette pour un adulte, l'étonnante relation avec la mère, le délire incestueux, l'amour catastrophe ou passionnel, autant de possibilités déclinées par Marie-Sissi Labrèche.

Marie-Sissi Labrèche est écrivain et journaliste. Son premier roman, Borderline, a été salué par la critique, traduit en plusieurs langues et porté à l'écran par Lyne Charlebois. Elle est également l'auteur de deux autres romans : La Brèche (2002) et La Lune dans un HLM (2006).